

Ô seigneur que la route est longue. Chaque jour, à bord de mon camion semi-remorque, je parcours les plaines et les vallées de la campagne de Roumanie. Je transporte des marchandises du port de Constanța jusqu'à Bucarest, puis parfois ensuite, de la capitale vers les campagnes du nord-ouest. Mon camion poids lourd doit souvent s'aventurer sur les chemins mal entretenus qui bordent les petites fermes paysannes. À la fin d'un trajet, il m'arrive souvent de devoir prendre le boyau d'arrosage afin de nettoyer les roues couvertes du fumier de vaches qui s'est agglutiné sur les pneus. Les fermiers laissent souvent leurs bêtes traverser librement les routes qui séparent leurs terres.

Cela faisait six heures que je roulais sans arrêt. Je n'avais aucune idée de ma marchandise. C'est le genre de détail que je préfère éviter de connaître. La prochaine station-essence était à environ 25 kilomètres. Le soleil de midi était au zénith. L'air était plat. La chaleur était difficilement soutenable. Toutes les fenêtres de l'habitacle étaient grand ouvertes. On m'avait refilé un vieux tacot sans air climatisé cette fois. Au moins, l'air me gardait éveillé. Pour l'instant. Je devrai faire une sieste après la pause déjeuner. Il ne me reste qu'une quinzaine de minutes à tenir. Je devrais y arriver.

Les deux dernières minutes de route avant d'arriver à la station-service furent dangereuses et effrayantes. Dès que mon esprit avait compris qu'il ne restait que dix minutes de routes, mes yeux avaient commencé à se fermer par eux-mêmes. Rien n'y faisait : j'avais beau tendre tous les muscles de mon visage. D'ailleurs, en y pensant, tenir ses muscles tendus de la sorte doit certainement augmenter la fatigue. J'avais tiré mes paupières vers le haut. Toutefois, mes yeux étaient tellement fatigués qu'ils se renversaient d'eux-mêmes afin d'atteindre l'intérieur chaleureux de ma paupière. Tout en tentant de garder mes mains droites sur le volant, je voyais totalement flou. Affreux. J'ai dû me frapper au visage à quelques reprises. Je me suis assoupi pendant une seconde ou deux. Mais heureusement, maintenant, j'étais rendu. Avant de faire le plein d'essence, j'avais fait une sieste bien méritée. J'ai dormi pendant une bonne demi-heure. Maintenant, c'est la pleine forme. J'ai fait le plein d'essence et de sandwiches. J'espère ne pas avoir à piger dans mon stack de pilules ce soir. Je n'aime pas trop avoir recours au speed. Il provoque quelques effets secondaires chez moi, comme la mâchoire qui contracte et de petites plaques rouges sur ma peau. Tant que c'est possible, je préfère les éviter. J'ai toutefois confiance. Je reprends la route.

Je roule vers l'ouest. La route est pratiquement vide. À part les camionneurs comme moi, rares sont les voitures qui empruntent cette route. On en profite pour appuyer un peu sur l'accélérateur. J'abaisse le pare-soleil. Aucun nuage ne bloque les rayons éblouissants du soleil d'après-midi. La route se confond au ciel à cause des émanations de chaleur invisibles et déformantes qui s'échappent du bitume brûlant. Une silhouette se dessine au loin. Je n'arrive pas à distinguer s'il s'agit d'un arbuste séché, dangereusement placé sur le bord de la route, ou d'un cervidé qui rôde. Rapidement, la forme se distingue du sol et du ciel. Il s'agit

d'une personne qui marche sur le bord de la route. Soit cette personne est suicidaire, complètement sénile ou simplement idiote. Au moment où je passe à sa hauteur, je m'assure de dévier vers la voie inverse. Si un autre camion avait été face à moi, j'aurais été contraint de ralentir. Heureusement, il n'y a que moi et cette énergumène. Je la dépasse en un coup de vent. Je jette un coup d'œil au miroir de droite. Il s'agit d'une vieille dame d'au moins 70 ans. Sa grande jupe de gitane vert pomme et les manches amples de sa blouse fleurie battaient au vent. Elle en perdit presque son turban. Qu'est-ce qu'une vieille dame faisait seule sur cette route aride, en plein soleil ? Quoi qu'il en soit, ce n'était pas mon problème. Je devais mener ma marchandise à bon port : Şomcuta Mare, une petite ville près de la frontière nord-ouest d'environ 8000 habitants. Mais au moment où mon regard revient aux devants du véhicule, un chevreuil bondit et heurte le capot du camion. Je sursaute à en perdre momentanément le contrôle. Je tente de récupérer le contrôle du volant et j'applique les freins instinctivement. La force de freinage fait bondir les roues, crisser les pneus et crier le métal de la remorque. Mais le camion finit par s'arrêter au milieu de la route. Je regarde à travers le miroir de gauche. Aucune trace de l'animal. Je sors de l'habitacle prudemment. L'animal a disparu. Pourtant, il n'y a pas de forêt à proximité, à part quelques fourrés et des arbustes épars. Aucun véhicule à portée de vue non plus. Je marche vers le fossé qui longe la route. J'aperçois une masse velue et inerte. Je m'approche. Un jeune chevreuil est étendu. Son souffle est court. Son flanc gauche est ensanglanté. Le sang coule d'une blessure à son cou. Il n'en aura pas pour longtemps. Je ne peux rien y faire. Il ne cause aucun danger ici. Je vais le laisser. De toutes manières, je ne peux pas abrégé ses souffrances. Ce n'est pas comme si je traînais un pistolet avec moi. Je retourne vers le camion. J'inspecte mon capot. À part une petite tache de sang, il n'y a aucun dégât. Ce chevreuil n'a vraiment pas eu de chance. Non seulement il a frappé le cadre en acier, la partie la plus solide de la structure, mais en plus il s'est heurté un des endroits les plus vulnérables de son corps. Je sors un mouchoir de papier usé de la poche avant de ma chemise. J'essuie la petite tache avant de jeter le mouchoir au sol. Pas la peine d'en faire une histoire. Je dois continuer. Au moment où j'ouvre la porte afin de regagner l'habitacle, je suis surpris par la vieille gitane. Elle est assise sur le siège passager.

Son visage à la peau cuivrée, crispée et ridée valse au rythme de ses mâchoilles. Je ne sais pas trop ce qu'elle a entre les dents, ou si seulement il y a quelque chose. Mais elle mâche sans arrêt. Les mains tenant un petit baluchon posé sur ses genoux, elle semble intriguée par les nombreux interrupteurs sur le tableau de bord. Elle sort une vieille feuille de chou de son sac qu'elle enfourne dans sa bouche. Il ne reste que quelques dents à l'intérieur de cette dernière. Voilà ce qu'elle mâche : des feuilles de chou. Son allure ne m'inspire pas confiance. Je n'ai jamais aimé les Tziganes, de toutes façons. Mais bon, celle-là, elle était clairement inoffensive. Tout en m'assoyant à ses côtés, je lui adresse la parole : « Vous avez besoin que je vous dépose quelque part ? » Aucune

réponse, sinon une grimace. Mais la grimace n'était pas adressée à moi spécifiquement. Elle fait juste grimacer. Peut-être qu'elle n'aime pas le chou et que c'est tout ce qu'elle a à se mettre sous la dent. Honnêtement, je ne sais pas trop. La communication va être difficile, je le sens. Une autre chose que je sens, c'est son odeur. Elle ne s'est sûrement pas lavée depuis plusieurs jours et les semelles de ses bottes sont sûrement couvertes de fumier. « Écoutez, ça ne me dérange pas de vous amener, mais je dois savoir où vous allez. Je peux peut-être vous déposer si ce n'est pas trop loin de ma destination », dis-je en prenant soin de séparer chaque mot. Tout en continuant de mâcher, sans dire un mot, elle fouetta les poignets et les doigts de ses deux mains comme pour dire « Vers l'avant, vers l'avant ». Bon, eh bien, j'ai un nouveau co-pilote, on dirait. Ça devrait être intéressant.

Dès que je démarre, elle se met à tourner la molette de la radio. Mais la radio est éteinte. Elle fait rouler le petit cylindre de plastique entre ses doigts sans résultat. Elle ne semble pas réaliser qu'elle perd de l'énergie pour rien. J'appuie sur l'interrupteur de la radio. On est en plein milieu de la campagne. Ce serait surprenant qu'il y ait un signal radio qui se rende jusqu'ici. Un bruit sec suivi du fameux bruit de neige s'échappe des haut-parleurs. Elle approche son oreille du tableau de bord tout en mâchant. Elle fronce les sourcils et porte bien attention au son tout en tournant doucement la molette. « Je crois que c'est inutile, mada... » Soudainement, au milieu des parasites radiophoniques, un violon et un accordéon font résonner les notes d'une musique traditionnelle. La vieille dame se recule et pose son dos confortablement sur le dossier. Cette fois, elle sort une cerise de son sac et la dépose entre ses dents. Elle la croque. Le jus rougeâtre coule du coin ridé de sa bouche pendant qu'elle mâche. Et puis, elle crache le noyau à ses pieds. « Hé ! Oh. Vous pourriez jeter vos déchets par la fenêtre, s'il-vous-plait ? La fenêtre est grand ouverte. » La vieille gitane me regarde de ses yeux bridés, probablement causés par des années à regarder le soleil de face. Elle renifle. Puis, son regard se perd dans l'habitacle. Elle inspecte tout autour d'elle. Elle tapote son siège : d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Qu'est-ce qu'elle manigance, je n'en sais rien. Elle s'arrête net. Elle pose son baluchon à ses pieds, croise ses mains sur sa poitrine et ferme les yeux. Elle va faire une sieste : c'est ce que je comprends.

Il ne lui a fallu que deux petites minutes pour s'endormir. Elle a ronflé pendant une bonne demi-heure. Quand j'essayais de fermer la radio pour au moins m'épargner le semblant de musique qui en grésillait, elle se réveillait en un éclair et m'ordonnait de rallumer la radio grâce à des gémissements incompréhensibles. Elle se rendormait tout aussi rapidement. Si ma mémoire était bonne, il me restait environ deux heures de route avant d'arriver à destination. Je devrai la faire descendre avant d'arriver à l'entrepôt. C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça. Et si elle refusait de débarquer ? Bon, j'aime mieux ne pas trop y penser. Je dois me concentrer. Cette damnée musique me fatigue prématurément. Je ne tiendrai pas le coup si ça continue comme ça. Après une

autre demi-heure, on perd enfin le signal de la radio. Je la ferme. La vieille dame s'éveille, mais elle n'exige pas que je rallume la radio. Soudainement, d'un geste qui pourrait faire croire qu'elle souffre du Parkinson, même s'il en était rien, et en gémissant un bruit toujours aussi incompréhensible, elle me pointe du doigt un point à l'horizon. De mon point de vue, ce n'était qu'un champ sans signe distinctif. Je ralentis. Elle fait un geste de la tête. Une approbation. Elle fait « hmm, hmm ! » comme pour dire « oui, oui ». Elle continue de pointer en faisant aller son doigt de bas en haut. Je ralentis encore. Entre les champs de blé, je vois enfin ce dont elle parle. Un petit chemin de terre.

- C'est ici que vous voulez aller ?

- Hm-hmm.

J'arrête le camion au pied du petit chemin. La vieille dame ouvre la porte. Elle fait bondir ses fesses vers la sortie. J'ai peur qu'elle tombe, mais elle descend avant même que j'aie pu l'aider. Je me permets de lui lancer un « Adieu ? », mais aucune réponse de sa part. Elle marchait lentement au milieu de ce champ de blé vers une destination inconnue. Peut-être y avait-il une maison cachée non loin ? Je ne voyais rien. J'ai cru que c'était la fin de cette histoire.

Je réussis à atteindre l'entrepôt à l'heure prévue : 15h30. J'ai même pu faire une deuxième petite sieste de 10 minutes. Le retour se fera demain dans un autre camion. J'ai une nuit payée dans un motel miteux du coin. Je dois donc reprendre mes effets personnels avant de quitter l'habacle. Je prends ma boîte à lunch en métal. Je resserre mes bottillons, rattache ma chemise et y dépose mes lunettes fumées dans la poche avant. Et puis, je sors mon sac de voyage contenant mes vêtements. Finalement je soulève la petite trappe près du bras de transmission afin de reprendre mon stack d'urgence. Mes pilules et mon sachet de poudre que je vais remettre dans mon sac. Une fois la trappe ouverte, je regarde dans le bac. Vide... Oh, non. Avec les somnifères, il y en avait pour 400 \$ de stock. Est-ce qu'il est tombé ? Non, impossible. Je n'ai jamais ouvert la trappe de tout le trajet. Je regarde dans mon sac. Non, définitivement. Il n'y a que mes vêtements du lendemain, ma brosse à dents et mon déodorant. Je regarde sous les sièges. Rien. Aucun doute. C'est elle. La vieille gypsy galeuse m'a volé mon stack. Je vais mal dormir. C'est mal barré pour demain.

Plusieurs mois plus tard, je me demande encore. Ne vous inquiétez pas, j'ai réussi à revenir à Constanța en un seul morceau. Mais je demande encore : est-ce qu'elle savait ou elle est tombé dessus par hasard ? Est-ce que c'est connu chez les Roms que les camionneurs traînent de la drogue avec eux ? Était-ce prémédité ? Et si... Et s'il y avait des complices dans les fourrés qui avaient relâché le chevreuil au bon moment ? Je ne sais pas. Je ne saurai jamais.

idée originale | [instagram.com/for_anatole](https://www.instagram.com/for_anatole)